

# Rome, des origines à Auguste : un survol

Jean-René Jannot

Professeur émérite à l'université de Nantes Membre de l'Istituto di Studi Etruschi ed Italici  
(Florence-Rome)

*Entre 753, date présumée de sa fondation, et 27 av. J.-C., lorsqu'Octave prit le titre d'« Auguste », Rome, grâce à ses rois, ses consuls et ses héros, au gré des crises et des guerres, a non seulement trouvé son identité, mais s'est aussi rendue maîtresse d'un vaste empire.*

## *La fondation, mythe et réalités*

Chacun se souvient des récits de Tite-Live (*Histoire romaine*, I, 4-13), de Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, 1,74), et de Plutarque (*Vie de Romulus*, 3-22) : les jumeaux, Romulus et Remus, nés de Mars et de Rhea Silvia, une vestale d'Albe la longue, d'abord jetés au Tibre, sont sauvés des eaux, nourris par une louve et recueillis par un berger qui les élève. À l'âge d'homme, ils s'affrontent dans une compétition pour la fondation de la ville ; Romulus se proclame vainqueur et délimite le *pomerium*, selon un rite étrusque, par un sillon qui, magiquement, matérialise la ville. Remus conteste, Romulus le tue, et le fratricide initial fait peser sur la ville naissante un destin brutal. Tous les ingrédients du mythe se retrouvent ici : l'ascendance divine, la gémellité extraordinaire, la protection surnaturelle contre les embûches, l'initiation dans la nature, les présages donnés par les oiseaux. Tout désigne le fondateur comme un être presque surnaturel et sa fondation, comme voulue par le monde divin. La prédestination de la cité est de la sorte affirmée par cette légende de fondation, au moment où la stupéfiante fortune de Rome exige une justification religieuse. La légende est certainement une création tardive et ne peut guère être antérieure à la période où le rite étrusque est pratiqué en Étrurie même, ce qui nous conduit au plus tôt à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, et sans doute passablement plus tard. Quant au nom du fondateur, il dérive de celui de la ville, et non pas l'inverse...

La date même de la « fondation » de la ville (753 selon Varron) est loin d'être certaine, ce qui ne signifie pas que, vers cette date, sur le Palatin, ne se soit pas produit un acte essentiel pour l'histoire de ce qui allait devenir Rome. Un mur de fortification vient en effet d'être mis au jour sur le flanc nord du Palatin, et son fouilleur (A. Carandini) le date du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit sans doute de la trace archéologique la plus éloquente d'une unification des populations installées sur les collines qui entourent le Palatin, que celle-ci ait, ou non, concerné initialement le Capitole et le Quirinal. Ainsi, il ne semble pas y avoir lieu de refuser la date traditionnelle comme étant celle d'une étape majeure de la constitution de Rome.

## *L'archaïsme : rois et tyrans*

La tradition, une fois encore, nous livre une reconstitution très idéale de cette période-clé de la formation, qui est celle de la royauté. Elle évoque, sur une durée de deux cent quarante-cinq ans, une succession de sept rois, c'est-à-dire sept règnes de trente-cinq ans en moyenne ! Il y a matière à douter de la réalité d'un tel comput. On doutera plus encore si on observe qu'après le règne de Romulus, le fondateur à l'existence mythique, le second roi, Numa, fonde les usages religieux, le troisième, Tullus Hostilius, les institutions guerrières et le quatrième, Ancus Marcius, les fonctions économiques. En réalité, ces trois rois supposés expriment les trois fonctions que nous observons, à la fois divinisées et institutionnalisées, dans toute société indo-européenne, et que la religion romaine reconnaissait dans sa triade divine primitive : Jupiter, Mars et Quirinus. Là encore, la légende, tout artificielle qu'elle apparaisse, laisse passer une part d'informations vraisemblables. En effet, les noms respectifs de ces trois rois et une partie des actes qui leur sont attribués ne peuvent guère être globalement mis en doute. Albe est vaincue, les Étrusques de Vées menacés, les Sabins défaits, tandis que les salines sont exploitées, le premier pont construit et les relations maritimes stimulées par la construction d'Ostie.

Aux quatre premiers rois, la tradition donne à partir de 616 trois successeurs étrusques : Tarquin l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe. La suite chronologique de ces trois personnages, leur origine, où le merveilleux le dispute à l'incohérent, les péripéties de leur accession et de leur chute, inciteraient à l'hypercritique à l'encontre des sources historiques antiques. Mais les peintures étrusques de la tombe François de Vulci nous montrent un Tarquin blessé à mort, et le discours prononcé à Lyon par l'empereur Claude évoque le souvenir de Servius Tullius et nous apprend qu'il se nommait, en étrusque, Mastarna. Par ailleurs, les frères Vibenna, protagonistes des luttes de cette époque, apparaissent plusieurs fois dans l'épigraphie étrusque. Tous ces personnages ont réellement dominé Rome. Sans doute une véritable dynastie venue de Tarquinia, les Tarquins, a-t-elle été bousculée par un condottiere de Vulci, Mastarna, et nous savons que l'histoire se termine par l'établissement, par le « roi » Porsenna de Chiusi, d'un véritable protectorat étrusque sur la république romaine naissante.

Ces rois étrusques sont en réalité des « tyrans » comparables à ceux des cités grecques contemporaines (Gélon ou Pisistrate), qui entreprennent de grands travaux, favorisent les classes moyennes et encouragent, pour ces raisons, la hargne des aristocrates. On leur attribue l'assainissement de Rome (*Cloaca maxima*), les temples du *forum boarium*, la construction du temple de Jupiter Optimus Maximus et les fortifications de la ville. Ils préparent l'avènement de la république. Cette période étrusque de Rome est confirmée aujourd'hui par les trouvailles épigraphiques que livrent les fouilles, et par l'étude des monuments publics, comme la *regia* ou les temples, qui évoquent de très près des édifices semblables en Étrurie.

### *Une cité en quête d'elle-même*

La république naissante, en 509, n'est qu'un protectorat aristocratique, sans aucun doute vassal du « roi » de Chiusi : Porsenna. Le travestissement que les historiens latins font subir à la réalité ne résiste pas à la critique : ils inventent des actes héroïques, des attaques de cités étrusques, des alliances de « rois », mais ils évoquent aussi un appui de Cumae au dernier des Tarquins. Les intérêts de la Ville vers la Campanie sont dans cet épisode déjà en puissance. Déjà aussi se profile un problème majeur, celui des relations de Rome avec les autres cités latines : la lutte pour la prépondérance est engagée.

On connaît mal le siècle qui commence ; les sources, comme souvent, ont été falsifiées pour masquer les graves difficultés qui affectent Rome. La période semble marquée, sur le plan intérieur, par des incertitudes sur la nature véritable du régime républicain : sera-t-il ou non étroitement oligarchique ? L'apparition des magistratures, préture puis consulat, et du tribunat de la plèbe, mettent en place un jeu de balance entre la vieille aristocratie et les nouveaux venus. Sur le plan extérieur, la pression des Volsques, des Herniques et des Eques sur le Latium, parfois

même celle des Sabins, devient un vrai défi ; ces petits peuples italiens sont à la fois une menace et un stimulant. Rome finit par les vaincre et, en 401, fonde la colonie de Velletri destinée à verrouiller le chemin des agresseurs.

### *Les conquêtes, de la fatalité à l'idéologie*

Telle fut la première étape vers une recherche de la paix par la conquête. Dans le même esprit, une guerre à mort est menée contre Véies, qui tombe en 396, ce qui permet presque de doubler le territoire de Rome. Les raids gaulois de 390, puis de 361, incitent à regarder vers le nord, bien au-delà de la moyenne vallée du Tibre. À compter de ces dates, les conflits ouverts avec les cités étrusques, Tarquinia, Vulci, Volsinies, sont presque permanents. Dans la vie politique intérieure, les progrès de la plèbe sont constants, de l'accès au consulat en 366 à l'admission au souverain pontificat en 300. Ils coïncident avec des besoins territoriaux de plus en plus pressants, que l'on va satisfaire par la conquête. En 343, se sentant menacée par les Samnites, Capoue s'allie étroitement avec Rome et, moins de vingt ans plus tard, la Campanie est devenue pour la Ville une zone d'intérêt majeur, au point qu'en 312 une route nouvelle est tracée vers le sud : la *via Appia*.

Pendant tout ce IV<sup>e</sup> siècle, les opérations militaires ont offert aux citoyens de Rome des avantages de deux ordres : aux chefs victorieux, une gloire qui est leur meilleur atout politique ; à tous, en proportions diverses, des richesses, du butin ou des terres. C'est alors que se forge, au vu de ces acquis, et en observant cette série de succès, une véritable idéologie militaire. Alors se constituent les légendes qui accréditent la prédestination de la Ville, et se met en place un engrenage de la conquête. Toute l'activité politique se justifie par l'accomplissement du « destin » de Rome, et se fixe pour objectif le perfectionnement de l'outil militaire. En 295, ayant vaincu à la fois les Samnites, les Ombriens, les Étrusques et quelques Gaulois, Rome semble capable d'arbitrer les conflits italiens : les Grecs de Thourioi requièrent leur aide contre les Lucaniens, mais Tarente préfère faire appel à Pyrrhus. Qui sera le défenseur de l'hellénisme en Occident ? Pyrrhus est vaincu, et en 272, Tarente est prise ; huit ans plus tard, Volsinies, dernière cité étrusque indépendante, succombe à son tour. Rome domine alors toute l'Italie, mais l'hellénisme fait son entrée dans la pensée de ses élites.

### *De la cité à l'Empire ou à « l'impérialisme » ?*

Entre 264, date des débuts de la première guerre punique (guerre de Sicile) et 133, date de la destruction de Numance, du legs du royaume de Pergame et du tribunat de Tiberius Gracchus, Rome parvient à étendre son autorité, de manière directe ou indirecte, sur toute la Méditerranée. Résumons rapidement les événements de ce siècle, avant de tenter une brève réflexion.

Au milieu du III<sup>e</sup> siècle, l'Italie, qui depuis vingt ans est conduite par Rome, n'est encore qu'une puissance régionale. Dans la plaine du Pô, les Gaulois Sénons sont devenus les voisins des Romains. La Méditerranée occidentale est dominée par Carthage. Quant à Hiéron de Syracuse, il ne contrôle que le sud de l'Adriatique.

La Méditerranée orientale est partagée entre les influences concurrentes des héritiers d'Alexandre : les Lagides d'Égypte (Ptolémée III accède au pouvoir en 246), la ligue achéenne et les Étoliens, qui sont ses alliés, d'une part, de l'autre la Macédoine qui cherche l'appui des pirates d'Illyrie, et les Séleucides de Syrie qui, non seulement ne réussissent pas, à l'est, à faire face aux menaces parthes (Tiridate), mais encore se livrent à une guerre fratricide qui les affaiblit. En Grèce même, les alliances se font et se défont en face de la tentative populaire de Cléomène de Sparte : la ligue achéenne se rapproche de la Macédoine, laquelle est bientôt gouvernée par Philippe V.

Dans ces trois domaines, Rome se trouve impliquée, en répondant à des « demandes d'aide » des uns et des autres.

En Sicile, domaine d'influence de Carthage, Rome intervient au mépris des traités (264), se présentant comme défenseur de l'hellénisme. La guerre, très incertaine, dure vingt-trois ans. Carthage, vaincue, doit abandonner ses intérêts en Sicile et faire face à de graves crises intérieures. Pour prix de sa non-intervention, Rome se fait alors donner la Corse et la Sardaigne. Les implantations carthaginoises en Espagne inquiètent Marseille ; Rome, son alliée, s'y oppose par les armes. En riposte, conduite par Hannibal, une armée carthaginoise marche sur l'Italie (218), s'en empare, menace Rome qui est constamment vaincue pendant plus de dix ans ; mais, rappelé en Afrique, Hannibal y est finalement battu en 202. Rome aussitôt organise l'Espagne à son profit.

Pour contrer la présence gauloise dans la plaine du Pô, Rome multiplie les installations de colons aux marges du territoire des Sénons. Ceux-ci lancent un raid vers le sud (225), et sont vaincus à deux reprises. Les Boïens et les Insubres sont alors également soumis, et en 196, Bologne est conquise : la plaine du Pô est désormais sous influence romaine.

Les pirates illyriens menacent la navigation en Adriatique : par ce biais, Rome intervient dans les Balkans (228) et, par conséquent, dans la politique complexe de la Méditerranée orientale. Il en résulte une suite de conflits avec la Macédoine, en particulier pour s'assurer la maîtrise des détroits. Après de longues campagnes, Philippe V de Macédoine est écrasé à Cynocéphales en 197. Antiochos III, roi de Syrie, s'oppose à Rome : il est écrasé lui aussi en 189 et perd une partie de l'Asie. Le successeur de Philippe V, Persée, qui, comme Cléomène, embrasse la cause des populations appauvries, est à son tour balayé à Pydna en 168. La création du port franc de Délos précipite la ruine de Rhodes, et Rome apparaît désormais comme un arbitre dans les affaires en Méditerranée orientale. Attale III, roi de Pergame, cède par testament son royaume à Rome en 133 avec mission d'y maintenir la paix.

Une dernière guerre victorieuse contre Carthage détruit définitivement la civilisation des Phéniciens d'Occident (150), livre l'Afrique, tandis que l'expansion en Espagne, en dépit des difficultés, se conclut par la victoire de Numance.

Les mécanismes de ce siècle de conquêtes, qui voit une cité se transformer en maîtresse de la Méditerranée, relèvent de trois types de causes qui souvent se conjuguent. Les intérêts divergents des régions du monde grec dressent ligue contre ligue, royaume contre royaume. Il y a souvent une dimension sociale à ces conflits, et les classes dominantes demandent régulièrement à Rome de les aider. Comme pour la conquête de l'Étrurie, Rome se range aux côtés des possédants, quitte à les écraser ensuite.

Il ne faut pas sous-estimer les ambitions des politiciens romains qui ne rêvent que de gloire, n'ambitionnent que le triomphe, et dont la carrière dépend des succès militaires et des avantages matériels que leurs victoires apporteront aux citoyens-soldats, lesquels constituent leur clientèle électorale. La classe politique, persuadée de la vocation universelle de Rome, de sa *majestas*, est unanimement interventionniste.

Enfin, les hommes d'affaires ne peuvent accepter l'insécurité en Méditerranée, l'arbitraire des petits États et la rapacité des grands. Il faut combattre les pirates, ouvrir les marchés, briser les monopoles. L'éradication de la puissance maritime de Carthage, la réouverture, en 158, des mines de Macédoine, la guerre pour les détroits de Sicile ou de la mer Noire, la transformation de Délos

en port franc nous éclairent sur ce qu'étaient les buts de guerre d'une partie influente de la population romaine. L'incroyable enrichissement de Rome, même s'il n'était certainement pas le but initialement visé, vient enfin confirmer ces deux dernières raisons.

### *Crises et guerres civiles, soumission et paix romaine*

Une sorte de vertige a saisi la classe politique romaine : les incroyables succès du siècle précédent ont fait apparaître des figures de conquérants, des héros à la stature surhumaine. La volonté de se distinguer des profiteurs de la conquête pousse les triomphateurs à se présenter comme des instruments du destin de la Ville ; ce sont des hommes providentiels. Le siècle qui commence avec les Gracques voit de la sorte se succéder des héros convaincus qu'ils incarnent le génie de Rome. Tiberius et Caius Gracchus qui veulent redonner à la plèbe sa valeur civique, Marius qui incarne le peuple de l'Italie profonde, Sylla qui brise les révoltes intérieures, Pompée qui étend la puissance de Rome en Orient, César qui apporte la richesse de la Gaule, Antoine qui fait le lien avec l'antique Égypte et enfin Octave, qui fondera la ville une seconde fois, illustrent diversement ces certitudes. Les uns sont pénétrés de philosophie grecque, les autres se croient prédestinés et habités par une divinité, tous confondent plus ou moins leur ambition et celle de Rome.

Pourtant, la puissance de Rome fait naître bien des mécontentements, et pas seulement dans les terres nouvellement annexées. En Sicile, en Italie du Sud, en Campanie, des armées d'esclaves prennent le maquis et tiennent un certain temps en échec les troupes venues les combattre. En Italie centrale et méridionale, les « alliés », c'est-à-dire les vaincus d'hier, se soulèvent contre la dureté de la domination romaine (91-88), contre les spoliations de terres ; ils se fédèrent autour des peuples marse et samnites et, se souvenant de leur grandeur passée, font sécession. Ils battent monnaie, fondent une capitale, s'affirment comme une autre Rome. Il faut l'alliance de la force et de la diplomatie pour arrêter le processus et donner, enfin, aux habitants de l'Italie le statut juridique de Romains. Mais la guerre civile suit immédiatement la guerre « sociale ». Sylla établit les premières listes de « proscrits » – des partisans de Marius et des chevaliers – et brise le pouvoir des tribuns de la plèbe. De leur côté les Marianistes soulèvent l'Espagne en 83 et s'insurgent contre le Sénat.

Entre temps, Mithridate, le champion de l'hellénisme oriental qui a longtemps tenu Rome en échec, est vaincu par Pompée (65), les Parthes tenus à distance, la Syrie annexée, le monde juif mis sous protectorat (63), et le Danube atteint. Entre 58 et 50, la Gaule passe tout entière sous l'autorité romaine.

Pompée et César, l'un et l'autre couverts de la gloire des conquêtes et du succès des pacifications, accaparent le pouvoir en créant, avec Crassus, un triumvirat qui réduit le sénat à un rôle secondaire. À la mort de Crassus, les deux *imperatores* s'affrontent par bandes interposées : Pompée est proclamé consul unique. César resté en Gaule rentre en hâte avec son armée, passe le Rubicon et, proclamé dictateur, déclenche une nouvelle guerre civile qui transforme le monde romain en champ clos d'une lutte pour le pouvoir personnel. Guerre en Orient, guerre en Espagne, intrigues en Égypte : César reste maître des lieux et, en 45, entreprend de donner à ce qui reste de la république romaine des institutions aptes à gouverner l'empire et à y intégrer tous les peuples qui le constituent. Aux ides de mars 44, il est assassiné.

Entre les partisans de l'ancienne république et les héritiers de César, une nouvelle guerre civile éclate. L'Orient en est le théâtre privilégié et, après la défaite des républicains, les deux derniers protagonistes, Antoine, qui a choisi de s'appuyer sur le royaume d'Égypte, et Octave, qui joue la carte de l'Occident, s'affrontent en une dernière bataille navale, devant le promontoire d'Actium le 2 septembre 31.

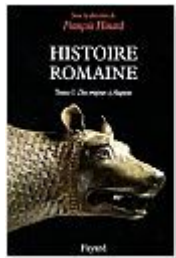
Au terme de ce siècle de guerres civiles, Octave, vainqueur, acclamé du titre religieux d'« Auguste », devra, pour assurer la paix, refonder Rome et se présenter comme un nouveau Romulus.

Jean-René Jannot

Décembre 2000

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

## Bibliographie



Histoire romaine, tome 1. des origines à Auguste  
François Hinard  
des origines à Auguste  
*Fayard, Paris, 2000*



Rome et la conquête du monde méditerranéen, 264-27 av. J.-C. Tome I.  
La Structure de l'Italie romaine  
Claude Nicolet  
Nouvelle Clio  
*PUF, Paris, 2001*



Rome et la conquête du monde méditerranéen. Tome II. Genèse d'un empire  
Claude Nicolet  
Nouvelle Clio  
*PUF, Paris, 2001*



La conquête romaine  
A. Piganiol  
*PUF, 1995*